

Anita Molineró

**Sculpture
is not
dead**

Introduction

Figure majeure de la scène artistique française, Anita Molinero s'est fait remarquer, au début des années 2000, par des sculptures d'une forte puissance expressive, faites de matériaux de rebut qu'elle brûle, lacère, brise, compresse, assemble ou déforme. Nourrie d'influences multiples et hétérogènes (films de SF, littérature parallèle, etc.), Anita Molinero compose une œuvre qui échappe aux catégorisations et qui, même si elle s'en défend, peut se lire comme un constat ironique de décennies de productivisme effréné.

Née à Floirac, en Gironde, en 1953, Anita Molinero sort diplômée de l'École supérieure des Beaux-Arts de Marseille en 1977. Dès le début des années 1980, elle utilise des objets qu'elle récupère (cartons, mousses diverses, bouteilles en plastique, films alimentaires, emballages en tout genre, etc.) et qui lui permettent de reformuler les questions que soulève la sculpture : le plein, le vide, le poids, le volume, l'équilibre, etc. En parallèle à sa pratique, elle devient l'une des plus jeunes professeures d'école d'art de France.

Son rapport aux objets

L'artiste entretient une relation particulièrement imaginative aux objets qui l'entourent : un pot d'échappement peut devenir un membre qui se tord, une poubelle peut évoquer une explosion, un morceau de bitume peut sembler abriter une créature. Elle glane ainsi, dans les villes où elle enseigne et où sa carrière artistique la mène (Poitiers, Valenciennes, Bogota, Bordeaux, New-York, Marseille, etc.), les objets qui retiennent son attention. Leur forme, leur matière, leur histoire et leur potentiel de transformation déclenchent l'imaginaire. La sculpture naît alors de la rencontre entre ce que l'objet est et ce que l'artiste y voit.

Son rapport au temps présent

Anita Molinero travaille avec les matériaux de son temps et interroge : *Si tu veux parler de ton époque, comment fais-tu pour éviter le monstrueux ?* Cette question pourrait résumer une part importante de sa démarche. L'artiste fait entrer dans la sculpture les traces matérielles d'une société industrielle et consumériste.

La toxicité, la pollution, les déchets et les catastrophes technologiques semblent contaminer ses œuvres elles-mêmes. Le plastique fond, le polystyrène se liquéfie, l'inox se tord, le bitume se déforme.

La violence exercée sur les matériaux n'est pourtant jamais uniquement destructrice. Elle produit des formes nouvelles, souvent organiques, inquiétantes ou comiques. L'artiste pousse les objets jusqu'à leurs limites physiques et fait apparaître, dans cette transformation, une forme de vie inattendue.

Le titre de l'exposition *Sculpture is not dead*, emprunté à la culture punk, affirme ainsi la vitalité d'une sculpture qui refuse les conventions et les catégories établies. Une sculpture faite de ce que notre époque produit, consomme et rejette.

Commissaire

Camille Gouget

Salle Pierre Dupont

1. Les Vénilia

Vénilia est le nom d'une marque de film adhésif, utilisé notamment pour recouvrir les meubles. L'artiste détourne ici ce matériau domestique pour créer une vaste installation, renouvelée à chaque présentation selon un protocole relativement ouvert. Les objets recouverts changent donc d'une exposition à l'autre ; un seul élément reste constant : le rouge vif, presque criard, qui s'impose immédiatement au regard. Sous le film adhésif brillant, les objets perdent leur apparence. Ils sont figés, enveloppés, transformés. Le Vénilia leur donne une nouvelle matérialité, tout en les rendant parfois difficilement reconnaissables. Qu'est-ce qui se cache alors sous cette surface ? Pour quel usage ?

De cet ensemble monumental naît l'impression d'être face à une scène tirée d'un film de science-fiction ; une source d'inspiration constante de l'artiste : des formes monstrueuses émergent du mur, tandis que d'autres évoquent les vestiges d'une ville désertée. Le mur devient un paysage post-apocalyptique : une ville irradiée, contaminée par le plastique où les objets quotidiens semblent avoir subi une étrange mutation.

Le titre de l'œuvre, *Vlami-Maki*, fait directement référence au blockbuster *Terminator 2 : Le Jugement dernier* (1991). L'agent mortel du film est un cyborg métamorphe (c'est-à-dire ayant la capacité de modifier son apparence physique, comme dans la mythologie ou les contes), une machine constituée de métal liquide capable de prendre la forme des êtres et des objets qu'elle rencontre. Dans le film, le cyborg se dissimule dans le sol d'un couloir recouvert de linoléum. Incorporé au sol, il devient momentanément invisible, avant d'en surgir progressivement : d'abord sa tête, puis son corps.

Cette scène fait écho à ce qui se joue sur le mur : des objets semblent se fondre dans une surface, donnant l'impression de passer du solide au liquide et inversement, avant d'en émerger sous une forme nouvelle. Comme dans le film, le matériau devient à la fois une enveloppe, un camouflage et une matière de transformation. L'œuvre entre en résonance avec celle qui lui fait face, réalisée à partir du même matériau et de divers objets de récupération.

Anita Molinero et le recyclage

Vlami-Maki a pu être réalisée grâce à des déchets récoltés à la Ressourcerie du Val de Sambre, un service public gratuit qui récolte des biens usagés pour les remettre dans le circuit de consommation et leur offrir une "seconde vie" ; ce que s'efforceront de faire, avec le Vénilia, les étudiant-es du Bachelier Éco-Design produits de la Haute École Provinciale de Hainaut - Condorcet, à Charleroi, une fois l'exposition terminée.

Bien que l'on en parle davantage depuis quelques décennies, le recyclage est une pratique ancienne qui a toujours existé dans nos sociétés, où les objets qui constituaient l'environnement domestique étaient réutilisés aussi longtemps que possible, fut-ce en morceaux. C'est avec le passage à une société de consommation, après la Seconde Guerre mondiale, que les objets usagés ont cessé d'être réemployés, faisant régulièrement place à des produits neufs. De ce fait, le volume de déchets produits n'a cessé de croître de manière exponentielle ; source, entre autres, de problèmes environnementaux aux conséquences catastrophiques pour le vivant.

Grenier

2. Les Petites Mignonnes

Les Petites Mignonnes : c'est ainsi que l'artiste désigne ses sculptures de petit format. Elles rassemblent souvent des fragments provenant de travaux antérieurs : phares, boîtes McDonald's, morceaux de bitume, sacs en plastique, etc. Ces œuvres témoignent, à échelle réduite, des différents gestes et techniques qui traversent, depuis le début, le travail d'Anita Molinero :

- **Fonte** : L'un des gestes principaux de l'artiste est de déformer les objets qu'elle récupère en les faisant fondre. La chaleur opère alors comme outil de sculpture : elle liquéfie, contracte, creuse, déforme les objets jusqu'à l'informe ou à la limite de la brisure, tant leur matériau constitutif est devenu fragile.
- **Assemblage** : L'artiste confronte souvent des matériaux de nature différente. Ici, ils ne sont pas simplement juxtaposés mais plutôt mis en tension, contraints les uns par les autres, voire violemment opposés.
- **Recyclage** : *Les Petites Mignonnes* sont présentées ici sur des blocs de polystyrène gris qui sont eux-mêmes les derniers fragments d'une œuvre aujourd'hui détruite. L'artiste assume totalement le fait qu'une grande partie de ses œuvres ait disparu au fil du temps. Sa collaboratrice et commissaire de l'exposition, Camille Gouget, s'efforce de les recenser sur le site internet de l'artiste et a choisi d'en dresser l'inventaire photographique dans le couloir du Petit Musée.



En savoir plus

anitamoliner.com/oeuvres

Cursive

3. Les Petits bétons de la Petite Ceinture

Les *Petits bétons de la Petite Ceinture* constituent une série réalisée à partir de fragments de béton traversés par des morceaux de fer à béton, provenant de la Petite Ceinture, l'ancienne ligne de chemin de fer qui entoure Paris.

Anita Molinero a longtemps travaillé dans un atelier du 20^e arrondissement, dans une ancienne gare de la Petite Ceinture. C'est dans cet environnement périurbain qu'elle a récupéré ces morceaux de béton pour les utiliser comme des socles improvisés, sur lesquels elle est venue empaler d'autres objets trouvés : boîtes de fast-food, anciennes plaques émaillées ou fragments provenant d'autres sculptures laissées dans l'atelier.

Cette manière de travailler est caractéristique de sa pratique : plutôt que de chercher ses matériaux ailleurs, l'artiste puise dans ce qui se trouve autour d'elle. Elle ne cherche pas à créer une forme à partir d'une matière comme le ferait un sculpteur ou une sculptrice classique, mais plutôt à combiner et transformer des matériaux récupérés. Les objets qu'elle récupère ne sont donc jamais tout à fait neutres : ils portent en eux les marques d'un territoire et d'une époque. Ses sculptures deviennent ainsi, presque malgré elles, des sortes de portraits fragmentaires des lieux où elles prennent forme.

Anita Molinero et la matérialité

Dans l'édition *Conversation avec Camille Gouget*, publiée aux Éditions Tandem à l'occasion de cette exposition, Anita Molinero explique qu'elle distingue "matériau" et "matérialité". Pour elle, le premier terme désigne une matière qu'un artiste décide d'utiliser et dont il décide de la forme finale. À l'inverse, la matérialité est ce qui émerge des transformations que les gestes de l'artiste (fonte, assemblage, découpe, etc.) ont fait subir à la matière, sans idée de forme préconçue ; elle s'impose alors d'elle-même à l'artiste.

Mirador

4. Les fauteuils roulants

Handy est le titre donné par l'artiste à une série d'œuvres basée sur des fauteuils roulants récupérés. L'installation rassemble ici deux ensembles : *Handy / Mars*, composé de fauteuils colorés et de polystyrène et *Handy*, de fauteuils en inox.

Les premiers trônent sur les reliquats d'un étrange champ de bataille, fait de morceaux de polystyrène disposés au sol, évoquant les fragments d'un paysage dévasté. Couplé à la couleur orangée du polystyrène, le titre *Handy / Mars* suggère la planète éponyme et le répertoire de la science-fiction. Les fauteuils sont privés de leur assise, parfois repliés, parfois superposés. Devenus inutiles, ils donnent néanmoins l'impression qu'ils ont conservé une trace de la présence de ceux et celles qui les ont occupés : une tension, une crispation, comme le souvenir de ce qui se serait passé avant que les visiteurs et visiteuses n'arrivent.

Autour de cette scène, les *Handy* en inox semblent continuer à se débattre, à se dresser, voire à tenter de s'échapper. C'est moins le fauteuil en lui-même qui intéresse l'artiste que le mouvement qu'elle imprime à chacun. Les feuilles d'inox sont pliées, tordues, froissées ; un travail de la matière qui donne aux sculptures une présence corporelle. Le métal paraît se contracter, se tordre, se redresser. Les chaises sont vides, mais elles semblent habitées par un mouvement. Par la manière dont l'artiste les met en scène, elles donnent presque l'impression d'agir : de se débattre, de fuir ou de résister.

Dans cet ensemble, c'est le scénario imaginé par l'artiste qui guide le geste sculptural. Elle part d'une sorte de fiction, puis cherche à donner forme à celle-ci par la matière. Dans le film diffusé dans l'Entresol de la Grande Halle, on peut notamment découvrir un extrait dans lequel l'artiste martèle et chauffe les feuilles d'inox pour leur donner corps.

Cette série occupe une place particulière dans le travail d'Anita Molinero, qui convoque assez rarement la figure humaine. Elle s'intéresse davantage aux objets et aux matériaux, voire aux traces que les êtres humains laissent derrière eux. Avec les *Handy*, le corps est suggéré : il n'est pas là, mais tout l'évoque.

Grande Halle

5. Les poubelles

Autour des années 2000, Anita Molinero assiste à une scène qui marque un tournant dans sa pratique : un groupe de jeunes met le feu à une poubelle dans la rue. Sous l'effet de la combustion, le plastique se déforme, éclate et prend une forme inattendue. Pour l'artiste, cette transformation constitue un véritable choc esthétique : l'objet devient déjà sculpture avant même son intervention.

À partir de cette expérience, la poubelle devient un matériau récurrent de son œuvre. Des grands conteneurs aux poubelles de quartier, Anita Molinero développe une véritable typologie de l'objet. À l'aide d'un chalumeau, elle chauffe, déforme et étire le plastique, poussant la matière jusqu'à la limite de sa destruction. Depuis, elle a souvent été qualifiée de "sculptrice du feu".

Les formes qu'elle obtient oscillent ainsi entre effondrement et résistance. Leurs déformations donnent parfois au regard l'illusion d'une matière encore chaude, saisie dans l'instant même de sa transformation.

Ma sculpture, explique-t-elle, est un flot dans lequel on se prend les pieds, elle est faite de trous, de creux, d'orifices par où ça jaillit, il s'agit bien de matière ou de matériaux rigidifiés, de cavités grimaçantes. Elle avoue : Quand j'ai fait les premières poubelles, j'avais en tête la série des Aliens.

Anita Molinero et l'écologie

L'artiste a toujours refusé d'endosser une casquette d'artiste militante de l'écologie ou de l'environnement ; préférant concentrer ses propos sur son travail de sculptrice, motivée par des questions formelles et des problématiques liées à la matérialité de ses œuvres. Cette posture délibérément à l'écart des discours militants n'interdit pas une interprétation, par le public, de sa démarche et de ses œuvres. Celui-ci pourra y voir une critique virulente du productivisme, une dénonciation de la gestion désastreuse des déchets industriels, une colère violente face à la destruction de l'environnement et l'épuisement des ressources de la planète, etc.

6. Bouche-moi ce trou

L'imposante sculpture cylindrique suspendue dans la Grande Halle est composée presque exclusivement de plaques de polystyrène, un matériau habituellement utilisé dans la construction comme isolant, que l'artiste vient extruder. Ce verbe, emblématique de la pratique d'Anita Molinero, désigne un ensemble de gestes qui viennent repousser les limites matérielles des objets. Les plaques de polystyrène sont chauffées au chalumeau : sous l'effet de la chaleur, le plastique se liquéfie, se déforme et s'étire, formant de longues coulures et de fines stalactites de plastique. Les plaques sont ensuite assemblées entre elles pour former cette sorte de grand cylindre évidé en son centre. La sculpture vient flirter avec les limites de l'architecture : elle n'est plus seulement un objet posé dans l'espace, mais semble venir occuper, boucher les perspectives et contraindre les déambulations.

Le titre de l'œuvre fait directement référence aux circonstances de sa création. En 2018, le Palais de Tokyo, à Paris, invite l'artiste à participer à une exposition collective. L'espace qui lui est proposé se situe en hauteur, au-dessus d'une mezzanine, ne permettant pas de prise au sol. Il ne lui reste alors plus qu'à imaginer une sculpture suspendue. Avec l'humour qui la caractérise, l'artiste voit dans cet espace un "trou à boucher". Le titre fait ainsi à la fois référence à la commande et à la forme même de la sculpture, évidée en son centre.

À l'origine, d'autres éléments venaient accompagner la sculpture, comme *Tina*, une oeuvre qui a rejoint les collections de la Province de Hainaut en 2020. Avec sa couleur orange rouille, *Tina* évoque également l'univers de *Mad Max*, une référence cinématographique importante pour l'artiste, où les personnages évoluent dans un monde désertique. Le titre *Tina* fait directement référence à Tina Turner, interprète du personnage d'Aunty Entity dans le troisième opus de la trilogie, *Au-delà du dôme du tonnerre*, sorti en 1985. *Tina*, comme d'autres sculptures de l'artiste, se compose notamment de fausse fourrure, lui conférant une dimension presque animale ; comme si une créature étrange venait se nicher dans ces masses de plastique et de métaux.

Anita Molinero et les titres

Anita Molinero a longtemps refusé de donner des titres à ses sculptures, les trouvant inélégants, prétentieux, voire en contradiction avec la nature de son travail qui revendique plutôt une idée de déclasserement, voire de rejet. Cela explique le grand nombre d'œuvres sans titre que l'on retrouve dans l'exposition.

À partir de 2005, l'artiste commence toutefois à donner des titres, d'abord inspirés par la SF (*Tina*) ou par les matériaux utilisés ou le contexte (ex. *Poubelle*, *Oyonnax*), puis progressivement de plus en plus affectueux (ex. *Les Petites Mignonnes*, *Louise*), comme si les sculptures devenaient les êtres peuplant son univers. Alors, si la sculpture n'est pas morte, comme le suggère le titre de cette exposition, peut-être se matérialise-t-elle dans des corps, avec un caractère propre, et parfois même un prénom ?

7. Les Oyonnax

La série des *Oyonnax* regroupe un ensemble de sculptures réalisées à partir de plots de circulation, dont les couleurs oscillent entre le blanc, le rouge et différentes nuances de rose. Dans la vallée de la plasturgie, à Oyonnax, en France, l'artiste a eu accès à une usine spécialisée dans la fabrication de ces plots. Elle a pu mobiliser l'entreprise toute une journée afin d'intervenir au cœur même du processus de fabrication : elle a travaillé à partir du plastique encore chaud, directement à la sortie du moule, dans lequel elle a fait souffler de l'air afin de créer ces formes boursouflées, tendues à la limite de l'éclatement. Il s'agit de l'une des rares œuvres pour laquelle l'artiste n'a pas collecté un objet déjà existant mais est directement intervenue lors du processus de fabrication de l'objet, afin d'en modifier la matérialité.

Les couleurs ont été déterminées par des colorants introduits directement dans le moule, produisant ainsi différents roses, parfois très pâles, parfois plus soutenus, aux côtés de pièces franchement rouges ou blanches. On retrouve ici le rouge criard, très présent dans l'œuvre de l'artiste, mais également le rose, qui y occupe une place de choix et donne aux *Oyonnax* des allures de chewing-gum. Cette couleur introduit une dimension à la fois ludique et provocatrice. Anita Molinero dira : *Le rose, un peu glamour, un peu vulgaire, comme la rue.*

On retrouve des fragments de ces objets de plastique sur plusieurs sculptures constituées de barres de tramway, tordues à la presse hydraulique. Cette série d'œuvres évoque *La Fiancée du Pirate* (1969), film de Nelly Kaplan, dans lequel le personnage principal triomphe de l'hypocrisie des notables du village et laisse derrière lui, en s'enfuyant, un arbre sur lequel pendent les vêtements de ses victimes.

Anita Molinero et l'informe

Dans *Conversation avec Camille Gouget*, Anita Molinero prend ses distances avec l'Art Informel, une tendance générale de la peinture, observée durant les années 50 par le critique Michel Tapié, et caractérisée par une certaine véhémence. Par contre, la notion d' "informe", forgée par l'écrivain Georges Bataille, s'avère utile pour mesurer la portée du travail de l'artiste. Pour cet auteur, l'informe désigne ce qui résiste à la mise en forme, donc à la mise en ordre : par exemple, la matière visqueuse, la décomposition, le corps, les sécrétions, mais aussi les formes instables, animales ou monstrueuses. L'informe s'oppose ainsi à une conception "élevée" de la forme, fondée notamment sur la beauté, la noblesse, la proportion et la maîtrise. Plus largement, c'est un terme (une "action" dit Bataille) qui déclasse et rabaisse les choses hors des catégories convenues, des hiérarchies et des formes idéalisées dans lesquelles la pensée veut les enfermer.

8. Le monde de la rue

Poursuivant son exploration des matériaux abandonnés dans la ville ou dans les zones périphériques, l'artiste a créé d'autres pièces, comme *La Louise* faite de pots d'échappement et qui prend la forme d'une araignée, en hommage à celle de la grande sculptrice Louise Bourgeois, mais chargée chez Anita Molinero d'une intention plus organique, voire physiologique. *Si je ne me dis pas que des gaz passent par ces tuyaux et les distordent, comme des intestins, et sortent de manière vulgaire et même puante au bout de ces orifices, de ces canules, je n'ai pas envie de travailler avec.*

Avec cet ensemble, l'exposition continue de se peupler de nouvelles créatures monstrueuses, mécaniques, biomécaniques ou organiques. Plus loin, se déplaçant en direction d'un pilier de la Grande Halle, un groupe de chenilles d'engins de chantier, rehaussées à la feuille de cuivre, semblent ramper à la manière des chenilles processionnaires. Au fond de la salle, d'une masse informe de déchets de plastique noir, semble émerger une créature monstrueuse, sortie d'un film de SF de série B et suspendue dans son développement, entre deux pneus dressés. C'est l'un des autres traits marquants du travail d'Anita Molinero : elle semble toujours maintenir ses formes dans un "entre-deux états", entre liquide et solide, entre forme et informe, entre émergence et disparition. Toujours, elle sursoit à la révélation d'un état définitif.

9. Les fers à béton

Les fers à béton surmontés de boîtes McDonald's constituent une série basée sur le principe d'assemblage. Ces sculptures, comme plusieurs autres dans l'exposition, décontenancent par le dépouillement et la simplicité de leur composition. Inspiré par le cinéma, cet ensemble a été conçu comme une forme de prequel, c'est-à-dire une œuvre qui vient chronologiquement avant une autre déjà consacrée. C'est pour une exposition au MAMCO, à Genève, en 2012, que l'artiste a conçu ces sculptures qui réinterprétaient les gestes et les formes de ses premières œuvres, réalisées entre les années 1980 et 1990. À cette époque, elle travaillait principalement à partir de matériaux modestes.

Avec cette série, Anita Molinero revient ainsi sur ses premières années de pratique et revisite notamment ses années "punk", période durant laquelle elle s'intéressait aux matériaux pauvres et aux objets ordinaires, cherchant à révéler les "beautés minuscules" cachées dans la matière. La simplicité des fers à béton et des boîtes McDonald's apparaît alors comme un retour volontaire à cette économie de moyens : l'artiste réduit la sculpture à quelques éléments familiers, dont la rencontre suffit pourtant à produire une forme nouvelle et à interroger nos habitudes de perception, dans les musées comme à l'extérieur de ceux-ci.

Anita Molinero et l'humour

Souvent qualifiée de sculptrice "punk", Anita Molinero passe pour une artiste qui se plaît à mettre à bas les conventions traditionnelles de la sculpture : noblesse des matériaux, inspirations littéraires, socle grandiloquent, expression d'un savoir-faire, génie créatif de nouvelles formes, etc. Les différents gestes profanateurs qu'elle a pu commettre, qui tous renversent les qualités énoncées ci-avant, révèlent également une solide dose d'humour. C'est un ressort important de son travail qu'elle se plaît à partager avec ceux et celles qui regardent ses œuvres. Elle avoue d'ailleurs un faible pour les humoristes et regretter de ne pas être capable de faire rire sur scène.

Petit Musée

10. Les Maltaises

Présentées dans l'espace du Petit Musée, *Les Maltaises* sont un ensemble de sculptures réalisées à partir de filets d'oranges de la marque "Maltaises" - dont l'artiste transforme radicalement la matière à l'aide d'un décapeur thermique. Sous l'effet de la chaleur, les filets se rétractent, se contractent et se replient sur eux-mêmes, jusqu'à former des volumes irréguliers, presque organiques. La matière, fragilisée par le feu, prend alors l'apparence d'une dentelle brûlée, tandis que ses cavités et déchirures évoquent une surface attaquée par un produit corrosif. Ce qui était à l'origine un simple emballage devient ainsi une forme étrange, à la fois compacte et vulnérable, qui semble conserver la mémoire de la violence qui l'a transformée.

Cette attention portée à la fiction propre aux matériaux est particulièrement présente dans le travail d'Anita Molinero. Plutôt que de chercher à faire de ces sculptures l'illustration d'un discours sur la consommation, les déchets ou la pollution, l'artiste semble leur donner une existence autonome. Elles ne racontent finalement rien d'autre qu'elles-mêmes et demeurent dans un état instable, comme si la violence du processus de fabrication était encore inscrite dans leur matière.

La fragilité des *Maltaises* prend une dimension particulière dans cette exposition. Les œuvres sont présentées, hors de portée du public, dans l'espace du Petit Musée rendu inaccessible à la circulation afin de préserver les œuvres. Le paradoxe est saisissant : le plastique, matériau réputé presque indestructible et capable de persister pendant des décennies dans l'environnement, devient, une fois soumis à l'intervention de l'artiste, extrêmement fragile. Chauffé jusqu'à son point de transformation, il perd sa résistance et s'apparente à du textile, voire à de la dentelle.

11. Les disparues

Dans le couloir du Petit Musée, un mur recouvert de photographies collées retrace l'histoire d'une centaine de sculptures réalisées par Anita Molinero, depuis les années 1980, et aujourd'hui disparues. Comme beaucoup d'artistes, elle a perdu une partie de ses œuvres au fil du temps : certaines ont été détruites, notamment faute de moyens pour les stocker, tandis que d'autres ont été perdues ou cassées en raison de leur fragilité. Les photographies permettent ainsi de conserver une trace de ces sculptures et de compléter la présentation du travail de l'artiste. Disposées chronologiquement, elles donnent à voir l'évolution de sa pratique à travers des œuvres qui ne peuvent aujourd'hui plus être présentées dans l'espace du musée. Ce dispositif fonctionne donc comme une archive, permettant de replacer les œuvres exposées dans une histoire plus large et de rendre compte de différentes étapes de son travail depuis les années 1980.

Entresol

12. Le film d'Aline Dalbis

Réalisé par Aline Dalbis, la fille de l'artiste, ce film est construit à partir d'une compilation de vidéos montrant Anita Molinero au travail, dans son atelier, accompagnée de ses assistant-es. Il permet ainsi de découvrir les gestes et les différentes étapes qui participent à la réalisation de ses sculptures, notamment la manière dont elle manipule, transforme et travaille les matériaux. Au-delà de ces images de processus de création, le film donne également accès à des anecdotes liées à la vie de l'atelier ainsi qu'à des commentaires de l'artiste sur sa pratique et sa manière d'aborder la sculpture.

Influences

Le cinéma, notamment de science-fiction, a une influence considérable sur le travail artistique d'Anita Molinero. Voici une liste non-exhaustive de films qui ont inspiré certaines de ses œuvres.

- ***El cochecito***, 1960, Marco Ferreri
- ***La Fiancée du pirate***, 1969, Nelly Kaplan
- ***Alien***, 1979, Ridley Scott
- ***Mad Max***, 1979, George Miller
- ***Mad Max 2 : Le Défi***, 1981, George Miller
- ***Mad Max : Au-delà du dôme du tonnerre***, 1985, George Miller & George Ogilvie
- ***Mad Max: Fury Road***, 2015, George Miller
- ***Terminator***, 1984, James Cameron
- ***Terminator 2 : Le Jugement dernier***, 1991, James Cameron
- ***La Mouche***, 1986, David Cronenberg

Agenda

sam. 03.10
Rien ne se perd... - Art & recyclage
Conférence apéro avec Pierre-Olivier Rollin

dim. 04.10
Visite guidée à prix libre

mar. 06.10
Le plastique (alimentaire), c'est fantastique ?
Arpentage & visite

sam. 10.10
La forge du Rockerill
Initiation à la ferronnerie artisanale avec Isabelle Bodson

mer. 14.10
Matières ordinaires
Atelier 8 mois > 2 ans et 3 > 5 ans avec Gwénnaëlle La Rosa

lun. 19 > ven. 23.10
Récup & plastoc
Stage 8-12 ans

dim. 01.11
Visite guidée à prix choisi

dim. 08.11
Sculpter le présent, écrire l'avenir
Goûter philo avec Lucyl Mettens

ven. 13.11
Enfants admis !
Soirée découverte au musée

mer. 18.11
Métamorphose des objets
Atelier 8 mois > 2 ans et 3 > 5 ans avec Gwénnaëlle La Rosa

jeu. 19.11
Dans l'atelier d'Anita Molinero
Rencontre avec Camille Gouget

jeu. 03.12
Kitchen Gravure
Impression avec Tetra Pak

dim. 06.12
Visite guidée à prix choisi

mer. 09.12
Drôles de sculptures
Atelier 8 mois > 2 ans et 3 > 5 ans avec Gwénnaëlle La Rosa

dim 13.12
Disparition et apparition du rebut
Goûter philo avec Jérôme Flas

sam. 19.12
Jouer avec le feu - Le feu dans l'art contemporain
Conférence apéro avec Alice Mathieu

dim. 03.01
Visite guidée à prix choisi

+ Entrée gratuite le premier dimanche de chaque mois.

Réservations
> bps22.be
> info@bps22.be
> 071 27 29 71



MUSÉE D'ART
DE LA PROVINCE
DE HAÏNAUT



GALERIE
CHRISTOPHE
GAILLARD

Cette exposition produite par le BPS22 bénéficie du soutien de la Galerie Christophe Gaillard (Paris, Bruxelles, La Résidence / Le Tremblay).